

# PIERRE BELLEMARE JÉRÔME EQUER

**LES ENQUÊTES  
IMPOSSIBLES**

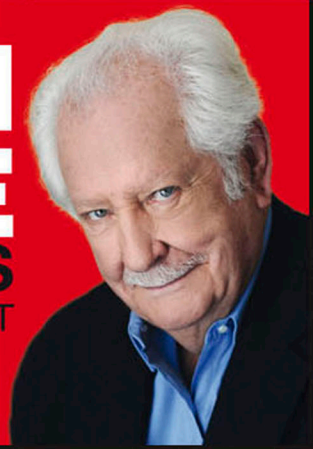
25 CRIMES PRESQUE PARFAITS



**LE NOUVEAU  
BELLEMARE**

**+ 27 HISTOIRES INÉDITES**  
RACONTÉES DANS UN CD-MP3 GRATUIT

Flammarion



# PIERRE BELLEMARE JÉRÔME EQUER

## LES ENQUÊTES IMPOSSIBLES

### 25 CRIMES PRESQUE PARFAITS



Comment, en Pologne, un écrivain a-t-il pu relater en détails, dans un roman, un meurtre non élucidé ? Pourquoi le voyage de noces d'une jeune et belle millionnaire indienne en Afrique tourne-t-il au traquenard et au drame ? Comment concevoir qu'en Italie, une mère puisse apprendre la mort de sa fille en direct à la télévision ?

Face à l'imagination délirante et à la perversité des meurtriers, les enquêteurs sont aujourd'hui dans

l'obligation d'élaborer en permanence de nouvelles techniques d'investigation. Et de mobiliser l'ensemble des ressources que leur offre l'expertise scientifique.

Des assassins sans scrupules ou des policiers pugnaces, qui triomphera dans cette guerre sans merci ?

Ayant pour cadre la France, l'Europe et de nombreux pays du monde, ces 25 enquêtes impossibles passionnantes, toutes authentiques, jamais relatées auparavant et hors du commun, décortiquent au scalpel les mécanismes par lesquels des hommes se sont métamorphosés en criminels. Et révèlent de quelle manière des enquêteurs se sont acharnés à les démasquer.

**Offert avec cet ouvrage :**

**Un CD-MP3 dans lequel Pierre Bellemare raconte  
27 autres enquêtes inédites**



Flammarion

## Les enquêtes impossibles

DU MÊME AUTEUR

- Derniers Voyages*, Flammarion, 2013.
- Incroyable !*, Flammarion, 2012.
- Enquête sur 25 trésors fabuleux*, avec Jean-François Nahmias, Flammarion, 2012.
- Le bonheur est pour demain*, avec Jérôme Equer, Flammarion, 2011.
- L'Enfer*, avec Jean-François Nahmias, Flammarion, 2011.
- Ils ont marché sur la tête : 450 faits divers inouïs, impayables et désopilants*, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2010.
- Kidnappings : 25 rendez-vous avec l'angoisse*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2010.
- Sur le fil du rasoir : quand la science traque le crime*, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2009.
- La Terrible Vérité : 26 grandes énigmes de l'histoire enfin résolues*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2008.
- 26 dossiers qui défient la raison*, avec Grégory Frank, Albin Michel, 2008.
- Mort ou vif : les chasses à l'homme les plus extraordinaires*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2007.
- Complots : quand ils s'entendent pour tuer*, avec Jérôme Equer, Albin Michel, 2006.
- Ils ont osé ! : 40 exploits incroyables*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2005.
- Crimes dans la soie : 30 histoires de milliardaires assassins*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2004.
- Destins sur ordonnance : 40 histoires où la médecine va du meilleur au pire*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2003.
- Sans laisser d'adresse*, avec Grégory Frank, Albin Michel, 2002.
- Survivront-ils ? : 45 suspenses où la vie se joue à pile ou face*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2001.
- Je me vengerai : 40 rancunes mortelles*, avec Jean-François Nahmias, Albin Michel, 2001.
- Les Dossiers extraordinaires*, vol. 3, Éditions n° 1, 2001.
- Les Dossiers extraordinaires*, vol. 2, Éditions n° 1, 2000.
- Les Dossiers extraordinaires*, vol. 1, Éditions n° 1, 2000.

(Suite en fin d'ouvrage)

Pierre Bellemare  
Jérôme Equer

# Les enquêtes impossibles

Documentation : Véronique Le Guen

Flammarion

© Flammarion, 2013  
ISBN : 978-2-0813-2469-5

## AVANT-PROPOS

J'ai le plaisir de vous présenter depuis de nombreuses années « Les Enquêtes impossibles » sur la TNT, et, chaque fois que l'occasion m'est donnée de vous rencontrer, vous me faites part de votre intérêt pour ce programme. Avec Jérôme Equer, nous allons vous faire découvrir dans ce livre des enquêtes qui, pour la majorité, se situent hors des États-Unis et font intervenir des experts tout aussi efficaces que leurs collègues d'outre-Atlantique.

Si des individus à l'esprit particulièrement torturé réalisent des actes abominables sur le territoire américain, vous vous en rendez compte, nous possédons en Europe, hélas, des personnages tout aussi effrayants et capables des pires atrocités.

Bonne lecture.

Pierre BELLEMARE





## SEPPUKU

Le 8 juillet 2005, à 17 heures, l'auxiliaire de police Naoko Araki, affectée à la circulation, remarque qu'une feuille de papier a été pliée et glissée sous l'essuie-glace d'une camionnette en stationnement. Imaginant que son propriétaire a signalé de cette manière que son véhicule était en panne, elle la détache du pare-brise. Le message a été rédigé artistiquement à l'encre et au pinceau sur un *wagami*, un luxueux papier fabriqué à partir de fibres de mûrier. Ce détail intrigue la policière. En lisant le texte, ses beaux yeux se débrident. *Un corps a été déposé dans le secteur est du jardin du Palais impérial, près des douves, à 200 mètres de l'entrée réservée au public.*

La femme glisse la missive dans une poche de son uniforme.

« Les plaisantins ne savent vraiment plus quoi inventer pour se rendre intéressants », pense-t-elle en souriant.

Naoko poursuit sa tournée, rédigeant çà et là quelques contraventions. Au bout d'un moment, elle s'éponge le front et reprend son souffle. En cet après-midi estival, l'air marin, saturé d'humidité, et la pollution atmosphérique semblent avoir établi un pacte maléfique pour liquéfier l'énergie des Tokyoïtes.

Une heure plus tard, prise d'un doute, Naoko relit l'étrange message. Elle réfléchit, hésite, puis compose sur

## *Les enquêtes impossibles*

son téléphone portable le numéro de son *koban*, le poste de police de quartier auquel elle est affectée. Multipliant les formules de politesse et s'excusant du désagrément qu'elle suscite, elle informe son supérieur de sa découverte.

— Apportez-moi ce papier tout de suite, ordonne son chef en raccrochant sèchement.

\*

Peu après, le message est entre les mains de Hiro Hitomi, inspecteur de la première division d'enquêtes, en charge des meurtres, des agressions et des coups et blessures. Il se rend à l'endroit indiqué en compagnie de son adjoint, Eta Fuyuki. Tandis que les deux hommes s'apprêtent déjà à rebrousser chemin, Fuyuki remarque qu'un pied violacé dépasse d'une touffe de fougères. Les policiers s'approchent. Ce qu'ils découvrent les fige sur place. Une jeune femme gît dans l'herbe, nue, renversée sur le dos. Son visage exprime une indicible terreur. Des mouches bourdonnent par grappes autour de sa bouche, ses yeux, ses oreilles et son sexe. Et un flot de sang a coagulé sur son ventre lacéré.

Le corps est aussitôt acheminé dans le service médico-légal de la Division générale des Affaires criminelles et examiné par un médecin.

— La rigidité cadavérique a disparu, faisant place à la putréfaction des chairs, informe le praticien. J'ai recueilli des larves de mouches à viande. Elles appartiennent à la première escouade des insectes nécrophages. Elles mesurent 3 millimètres, ce qui indique que la victime a succombé il y a trois jours. Mais, compte tenu de la chaleur qui règne à Tokyo, je dirais plutôt que le meurtre remonte à deux jours.

— Qu'avez-vous constaté de significatif ? demande l'inspecteur Hitomi, qui maintient pressé sur son nez un grand mouchoir.

## Seppuku

— Âge : entre vingt et vingt-cinq ans. Taille : 1,62 m. Poids : 46 kilos. Vous avez retrouvé un chemisier blanc déchiré et une minijupe en cuir à proximité du corps. La jeune femme ne portait pas de sous-vêtements. À moins que son bourreau ne les lui ait subtilisés.

— Une prostituée ?

— C'est probable, acquiesce le médecin. La victime présente un petit tatouage derrière l'épaule gauche. Il m'évoque quelque chose.

Le médecin et son aide retournent le corps sur la table de dissection.

— C'est une sorte de *M* inversé, encadré dans un losange.

— C'est le logo des Yamaguchi-Gumi, la plus importante famille des yakuzas, en déduit l'inspecteur sans hésiter. Cette fille appartenait à un gang maffieux.

— Aurait-elle trahi ses souteneurs ? suggère Fuyuki.

— Il y a beaucoup plus étrange, poursuit le légiste en dégageant le drap qui s'est entortillé autour du ventre de la femme.

— Un seppuku ! Regardez, j'ai nettoyé la plaie. On aperçoit nettement que la lame d'un sabre court a pénétré l'abdomen à gauche, au-dessus du nombril. Qu'elle est remontée en diagonale. Puis qu'une seconde incision est venue recouper la première. Et la fille ne se l'est pas infligée elle-même, puisque vous n'avez pas retrouvé le sabre.

— Harakiri, confirme Hitomi, les yeux écarquillés. C'est la première fois que je vois ça.

— Je pense que l'assassin devait maintenir fermement la fille devant lui en l'entravant avec le bras gauche. Puis qu'il l'a éventrée en tenant le *wakizashi* de la main droite.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demande l'inspecteur adjoint, éberlué.

— Vous connaissez l'expression *Hara no watte*, littéralement à *ventre ouvert* ? Ce qui signifie en fait à cœur ouvert.

— On dit aussi fréquemment *Hara no misenai*, ceux qui ne montrent pas leur ventre, pour dire cacher sa pensée, ajoute Hitomi. La fille détenait-elle un secret invouable ?

## *Les enquêtes impossibles*

— Oui. Ou encore *Hara no yomenu*, enrêchit le praticien. *Lire dans le ventre*, autrement dit lire dans les pensées.

— *À cœur ouvert, cacher sa pensée, ou lire dans les pensées* : si ces expressions ont un sens, elles nous renseignent peut-être sur le mobile du meurtrier.

— Il s'agit d'un rituel, d'une théâtralisation, suggère le légiste. En utilisant de l'encre, un pinceau et un papier précieux pour indiquer l'emplacement du corps, l'assassin nous a confirmé que la mort par seppuku était intentionnelle.

— Que voulez-vous dire ? demande l'inspecteur.

— C'est en utilisant ces accessoires que, autrefois, les samouraïs rédigeaient leurs dernières volontés avant de se donner la mort. Je me souviens avoir vu une scène de ce genre dans un film de Mizoguchi.

— Ce point est établi. Poursuivons, docteur, avez-vous trouvé des traces d'ADN sur le corps ?

— Non. La fille a été sauvagement violée et sodomisée de son vivant à l'aide d'un objet qui pourrait être le manche du sabre, la lame étant alors rentrée dans le fourreau.

— De quels indices disposons-nous pour l'identifier ?

— J'ai prélevé ses empreintes digitales. Et le bridge qu'elle portait à la place des prémolaires inférieures.

Les empreintes ne figurant pas dans le fichier central informatisé, l'inspecteur principal communique aux dentistes tokyoïtes des clichés de la denture de la victime. L'un d'eux ne tarde pas à se manifester : la fille assassinée – sa patiente – se nommait Takako Tatsuo. Elle était céli-bataire, âgée de vingt-deux ans, et habitait à Rappongi, le quartier chaud de la capitale.

\*

Dès qu'ils sont en possession de ces informations, Hitomi, Fuyuki et un serrurier se rendent à son domicile, un logement d'une surface de dix tatamis, soit environ

17 mètres carrés. En dehors d'un lit de facture occidentale, d'objets de toilette et de quelques denrées alimentaires, abandonnées dans un minuscule réfrigérateur, le studio est vide.

— Pas d'effets personnels, pas même des papiers administratifs, constate Hitomi.

— Takato Tatsuo n'habitait pas ici. Elle ne faisait qu'y passer, en déduit à son tour son adjoint.

— Ça ressemble, en effet, à une chambre de passe. Ou à une planque.

La nuit suivante, munis d'une photo du visage de la victime, rendu presque vivant grâce aux soins d'un thanatopracteur, les policiers arpentent les rues de Rappongi, grouillantes de vie dès la nuit tombée : brassées de néons hystériques cavalant sur les façades ; bars à bière et à saké dégorgeant de karaokés ; marchands de nouilles, le front ceint de bandanas ; sex-shops, salles de jeux et de strip-tease.

Arpentant les trottoirs comme en terrains conquis, des *futen*, des groupes de prostituées, accostent les hommes et leur susurrent des insanités à voix douce. Il y a parmi elles de quoi nourrir tous les fantasmes. De la punkette, lèvres couturées de piercings et crête purpurine, à la fausse collègienne en socquettes blanches et jupe plissée.

Exhibant discrètement leurs cartes professionnelles, les policiers en interceptent quelques-unes et leur montrent la photo de la victime. L'une d'elles finit par l'identifier.

— Oui, c'est Takato, une bonne copine.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Il y a cinq ou six jours.

— Parlez-nous d'elle.

— Drôle, sympa, très professionnelle. Elle tapinait souvent avec nous dans le quartier.

— Travaillait-elle pour le clan des Yamaguchi-Gumi ? demande abruptement l'inspecteur.

## *Les enquêtes impossibles*

La fille esquisse un pas de côté. Le policier la retient par le bras avant qu'elle ne s'échappe.

— Takato a été sauvagement assassinée. Éviscérée, insiste-t-il. Aidez-nous à trouver le tueur avant qu'il ne s'attaque à vous.

— Je vous ai tout dit.

La prostituée se dégage d'un geste brusque. Elle vire au coin de la rue. Sa silhouette se dissout dans une pluie de néons arc-en-ciel.

Dès lors, les policiers de la brigade criminelle envisagent deux hypothèses : soit Takato Tatsuo a été victime d'un maniaque pervers – un client qu'elle ne connaissait pas –, soit elle a été exécutée par ses souteneurs, vraisemblablement un clan de yakusas. Mais, rapidement, l'enquête tourne court. Les semaines et les mois passent. Sans résultat. L'affaire est finalement classée sans suite dans les archives de la police.

\*

Neuf mois plus tard, au mois d'avril 2006, les jardins de Tokyo se métamorphosent en quelques jours. Attendu chaque année avec la même impatience, le *sakura* – la floraison des cerisiers –, symbole de beauté éphémère associé aux samouraïs, réjouit le cœur des Japonais.

Un dimanche, tôt le matin, la famille Noriko se rend au parc Sumida-koen dans lequel trois cents arbres fleurissent en même temps le long du fleuve Sumida, et d'où l'on a une vue imprenable sur la tour de Tokyo.

Au bout d'un moment, M. Noriko s'inquiète : sa fille Samada, huit ans, s'est volatilisée. Tandis que sa femme et son fils la cherchent de leur côté, le père de famille revient sur ses pas.

— Samada ! Samada ! Réponds-moi.

Lorsque, enfin, il découvre sa fille, le sang reflue de son cerveau et son cœur s'affole : Samada est étendue,

## *Seppuku*

inerte, au pied d'un cerisier. Noriko se précipite, tombe à genoux, tapote le visage crayeux, pose une oreille sur la frêle poitrine. Il ne soupire de soulagement que lorsque la fillette entrouvre péniblement les yeux. C'est alors qu'il comprend la cause de son évanouissement : le corps d'une femme nue gît sur le gazon, à demi dissimulé derrière le tronc d'un arbre. Une femme décapitée dont la tête a disparu.

Les inspecteurs Hitomi et Fuyuki sont chargés de l'enquête. Le médecin légiste qui les accompagne photographie et examine le cadavre.

— J'estime que la mort remonte à environ trois ou quatre heures.

Le légiste poursuit son examen méticuleux. Comme si la vue de ce corps sans tête ne l'incommodait pas.

— Je ne constate ni trace de coups ni blessure. Par contre, deux marques sont visibles au niveau des chevilles. Le meurtrier a dû tirer le corps par les pieds pour le transporter jusqu'ici.

— Avec de la chance, nous pourrions prélever des empreintes palmaires, note Hitomi.

— Le parc n'est pas la scène de crime, poursuit le médecin. La victime s'était vidée de son sang avant d'y avoir été déposée, et seules quelques marbrures violacées sont encore visibles au niveau du dos et à l'arrière des jambes.

Tandis que des agents en tenue sécurisent le secteur en tendant des rubans jaunes entre les troncs des arbres, l'inspecteur Fuyuki scrute le gazon.

— Le poids du corps a couché l'herbe sur son passage, annonce-t-il à la cantonade.

— Suivez la trace ! Dépêchez-vous avant que les brins d'herbe ne se redressent, hurle Hitomi.

Fuyuki trottine à travers le parc, s'arrête, hésite, repart en courant. Comme un chien de chasse flairant une proie. Au bout d'une demi-heure, il rejoint les autres, essoufflé.

— J'ai localisé l'endroit où le meurtrier a déchargé le cadavre. À l'entrée du parc. La rosée a humidifié la terre battue. On distingue nettement des traces de pas et de pneus. Des experts du service scientifique coulent du plâtre pour faire des prélèvements.

— C'est déjà quelque chose ! grogne Hitomi en se jetant machinalement une pastille à la nicotine dans le fond de la gorge.

Photographiées, numérisées, modélisées, transformées en images 3D, les empreintes sont introduites dans des fichiers informatisés qui répertorient l'ensemble des marques distinctives des pneus et des semelles de chaussures. Au Japon comme ailleurs, les industriels sont tenus de communiquer aux services de police spécialisés des échantillons de leurs nouveaux modèles.

Les résultats sont concluants. Les traces de pneus indiquent que le véhicule du meurtrier était équipé de GT Radial Adventuro, de larges pneumatiques fabriqués par le groupe indonésien Giti Tire, une marque peu vendue au Japon. Quant aux empreintes de semelles, elles révèlent la présence d'un homme portant des chaussures de bateau de la marque Timberland, taille 43, modèle Icon Classic. Calculée par ordinateur, la pression de l'empreinte imprimée dans le sol permet de déterminer que l'assassin de la femme décapitée mesure environ 1,75 m et qu'il pèse entre 66 et 68 kilos.

Fort de ces premières indications, Hitomi passe au crible les enregistrements des caméras de vidéosurveillance disposées tout autour du parc Sumida-koen, entre minuit et 7 heures du matin. Un travail de fourmi. Le policier remarque enfin, sur une image dont le time-code incrusté indique 4 h 34, qu'un pick-up Mitsubishi L200 double cabine traverse les rues du quartier. Une autre caméra le montre à l'arrêt à l'entrée du parc. Le conducteur en descend. Mais l'angle de prise de vues et la faible qualité du contraste ne permettent pas de distinguer les détails.



## Seppuku

Le véhicule est abandonné pendant dix-sept minutes. Puis le conducteur se glisse à nouveau derrière le volant. Il démarre et remonte une large avenue à vitesse réduite. On le retrouve à l'arrêt à un carrefour éclairé par de puissants lampadaires. Malheureusement, une fois encore, la caméra est placée de telle sorte que les plaques minéralogiques n'apparaissent pas à l'image. On remarque néanmoins que le Mitsubischi est équipé d'une antenne CB, de feux anti-brouillard additionnels et d'une barre de pare-chocs Safari. Renseignement pris auprès du constructeur, un train de pneus GT Radial Adventuro est compatible avec ce type de tout-terrain.

L'autopsie de la victime ne révèle rien de particulier. La femme était âgée d'une trentaine d'années. Elle ne présentait aucune pathologie. Sa peau était dépourvue de tatouages. Aucun fragment de fibre ou de peau ne s'est incrusté sous ses ongles. Une analyse toxicologique indique qu'elle n'avait pas absorbé d'alcool ou de substance toxique durant les heures ayant précédé sa mort. Le contenu de son estomac montre que son dernier repas s'était composé d'*unagi* – d'anguille d'eau douce – et de *yakimeshi*, de riz sauté. Enfin, ses empreintes digitales ne sont pas répertoriées dans le fichier central.

L'inspecteur Hitomi convoque l'ensemble de sa brigade et résume à son intention les informations dont il dispose.

— Nous avons trouvé le corps d'une femme trentenaire, décapitée dans le parc Sumida-koen. En l'absence de sa tête, de vêtements, de bijoux, et de signes particuliers, il y a peu de chance pour que nous parvenions à l'identifier. Durant les jours qui viennent, épluchez quand même les avis de disparition. Son meurtrier mesure 1,75 m. Il pèse environ 67 kilos. Il se déplace à bord d'un pick-up Mitsubishi L200 double cabine.

Un jeune policier intervient :

— De quelle manière la victime a-t-elle été décapitée ?

— À l'aide d'un sabre long.

## *Les enquêtes impossibles*

— Y a-t-il un lien avec la femme qui avait été éviscérée, il y a quelques mois ?

— La question se pose, évidemment. Mais rien ne permet de relier les deux affaires. Néanmoins, comme vous le savez sans doute, jadis, lorsqu'un samouraï se faisait seppuku, au cours du rituel son meilleur ami lui tranchait la tête à l'aide d'un sabre long, cela afin d'abréger ses souffrances. Pour parvenir à leurs fins, le ou les auteurs des homicides ont utilisé les armes dédiées des samouraïs. C'est le seul point commun entre les deux crimes.

Et, une fois encore, l'affaire s'enlise. Le signalement de femmes disparues ne permet pas d'identifier l'inconnue. Et le service des immatriculations des véhicules estime que les propriétaires de pick-up Mitsubishi L200 double cabine sont si nombreux que localiser celui du meurtrier reviendrait à trouver une aiguille dans une botte de foin.

\*

En octobre, érables et ginkgos bilobas, qui embellissent parcs et jardins de Tokyo, se peignent de toute la gamme des couleurs subtiles de l'automne. Du pourpre à l'or.

Le 21, à 10 h 22, le téléphone sonne au siège du Département de la police métropolitaine. La standardiste décroche.

— *Moshi, moshi.*

— Le corps de la troisième femme vous attend dans un chantier, près de la gare de Shinjuku, annonce une voix d'homme détimbrée.

Le correspondant anonyme ricane :

— À vous de le découvrir. Bonne chasse !

Hiro Hitomi, Eta Fuyuki et leur équipe se rendent immédiatement à l'endroit indiqué. Au terme d'une heure de recherche, ils découvrent le cadavre d'une jeune femme nue. Elle gît en position fœtale à l'intérieur d'un fut de 200 litres. Elle a été décapitée, son ventre a été sauvagement lacéré, et ses membres ont été entravés à l'aide d'une

## *Seppuku*

corde. Fuyuki ne peut contenir le reflux de bile qui lui brûle la gorge. Il s'éloigne pour vomir.

— Il semblerait que le meurtrier soit passé à une vitesse supérieure, constate sans émotion le médecin légiste. Cette fois, il a combiné les deux techniques de la mort par seppuku : l'utilisation du sabre court pour l'éviscération et celle du sabre long pour la décapitation.

— Et, en prime, il a ajouté le bondage, croit bon de souligner Hitomi. Cette pratique érotique qui a cours, paraît-il, dans certains clubs privés de Rappongi. Le sexe et la mort ! Un classique de la culture japonaise. Souvenez-vous de *L'Empire des sens*, le film de Nagisa Oshima.

— Sauf que, ici, nous ne sommes pas au cinéma, bougonne le légiste. Vous avez un tueur en série sur les bras, inspecteur. Sans doute le plus cruel que Tokyo ait connu depuis la fin de la guerre.

Cette fois, les enquêteurs disposent de trois indices exploitables. D'abord la voix du meurtrier. Elle a été enregistrée automatiquement lors de son appel. Hitomi décide de mettre l'enregistrement en ligne sur le site de la police, dans l'espoir qu'elle puisse être identifiée par un internaute. C'est la première fois que cette technique est utilisée au Japon.

Ensuite la corde qui a servi à ligoter la victime. Elle est constituée de brins de coton tressés et un clip métallique a été retrouvé dans le fond du fût. Renseignements pris, ces types de corde et d'attache sont fréquemment utilisés par les pêcheurs de Yokohama, le port de Tokyo.

Enfin, la victime a pu être identifiée grâce à ses empreintes digitales. Il s'agit d'Akina Ota, une prostituée âgée de vingt-huit ans, condamnée trois ans plus tôt pour trafic de stupéfiant et donc fichée par la police.

— Le serial killer s'attaque à de jeunes prostituées du quartier de Rappongi, résume l'inspecteur aux hommes de son staff, à nouveau réunis au grand complet. Il porte des chaussures de bateau et a utilisé une corde dont se servent

les pêcheurs, ce qui laisse supposer qu'il a un lien avec les milieux marins. Il vit peut-être à Yokohama et il se rend à Tokyo pour travailler ou pour chasser ses proies. Il connaît les techniques du seppuku et du bondage, ce qui nous amène à penser qu'il connaît les arts martiaux et qu'il s'adonne à des rituels érotiques.

L'inspecteur désigne deux de ses hommes.

— Kanehara et Adachi, vous irez enquêter cet après-midi à Yokohama. J'ai prévenu nos collègues de votre arrivée. Vous concentrerez vos efforts sur les propriétaires de véhicules Mitsubishi double cabine équipés d'une antenne CB et de feux antibrouillard additionnels. Vous essayerez d'établir un lien avec les pêcheurs et les propriétaires de bateaux de plaisance.

Hitomi avale l'une des pilules à la nicotine qui ont, semble-t-il, le pouvoir d'apaiser ses nerfs à vif.

— À partir de ce soir, je veux que les rondes de sécurité soient triplées à Rappongi. Dites aux filles de refuser de monter à bord des pick-up Mitsubishi conduits par des inconnus. Si elles en aperçoivent un en maraude, dites-leur de relever le numéro d'immatriculation des plaques et de nous les transmettre immédiatement.

Avant de quitter la salle de réunion, l'inspecteur-chef lance un ultime avertissement à ses hommes :

— La période qui sépare les meurtres se réduit tandis que leur violence augmente. Le temps joue en notre défaveur. D'après nos profileurs, le pervers peut frapper de nouveau. D'un jour à l'autre. Alors, secouez-vous !

\*

— Ma boîte de médicaments est posée à la tête de mon tatami. Je vais la vider dans le creux de ma main et avaler tous les comprimés. Dans une heure ou deux, j'en aurai fini, confesse la femme au téléphone, d'une voix étrangement calme et douce.

*Seppuku*

— Ne faites pas ça, madame Tanaka, exhorte l'homme à l'autre bout du fil.

— Donnez-moi une bonne raison de ne pas partir rejoindre mes ancêtres ?

— N'êtes-vous pas en train d'appeler le Centre d'entraide aux personnes dépressives ? demande Ginji Ogawa.

— Oui, bien sûr.

— Cela signifie que vous n'avez pas l'intention réelle de vous suicider. Vous traversez une mauvaise passe, c'est tout. Mais les choses finissent toujours par s'arranger. Dans quelques semaines, vous n'y penserez plus. Et vous serez horrifiée à l'idée d'avoir pu abandonner derrière vous vos enfants et vos petits-enfants.

— Mes enfants ? pleurniche la femme. Ma fille vit à Okinawa avec sa famille et je ne la vois pour ainsi dire jamais. Mon fils fait je ne sais quoi à Osaka. Et il se fiche comme d'une guigne que je sois malade et déprimée.

— Comment s'appellent vos petits-enfants, Mme Tanaka ?

— Hana et Yukito.

— Ne pensez-vous pas qu'une *Fleur* et qu'un *Homme des neiges* ont besoin de leur grand-mère pour grandir ?

La femme rit à travers ses larmes.

— Oui, sans doute.

— Alors, écoutez-moi. Nous allons parler tous les deux aussi longtemps que vous le désirerez. Mais, avant cela, allez vider votre boîte de médicaments dans les toilettes. Buvez un grand verre d'eau, et revenez vous allonger confortablement.

Un long silence au bout du fil.

— Madame Tanaka ? Miya ? appelle Ogawa, soudain inquiet.

— Oui, je suis là.

— Avez-vous fait ce que je vous ai demandé ?

— J'ai vidé la boîte de comprimés.

— Excellent. Alors je vais vous raconter l'histoire d'un samouraï courageux qui, il y a deux cents ans, a sauvé

## *Les enquêtes impossibles*

une famille prisonnière de sa maison en flammes. Je suis sûr que cela va vous redonner goût à la vie.

Et, pendant plus d'une heure, Ginji Ogawa, un agent de police bénévole dans un centre d'aide aux personnes suicidaires, réconforte la vieille dame. Lorsque cette dernière repose le combiné, une lueur s'est allumée dans son regard. Elle respire à pleins poumons, éponge ses joues baignées de larmes, et trotte vers sa cuisine pour s'y faire du thé. Tandis que l'eau bouillante humecte les feuilles délicates, la femme se fige. Une voix bourdonne dans sa tête. Ou plutôt deux voix se superposent. Celle de l'homme avec lequel elle vient de parler longuement. Et une autre. Une autre étonnement similaire, qu'elle a entendue dans le courant de la matinée. Miya Tanaka réfléchit. Où l'a-t-elle entendue puisqu'elle n'est pas sortie de chez elle ? A-t-elle téléphoné à un ami ? Non. En revanche, désireuse de se faire établir une nouvelle carte d'identité, elle a consulté le site Internet de la police pour savoir quelles formalités accomplir. Puis, par curiosité, elle a cliqué sur une icône qui clignotait. Une voix détimbrée, angoissante, lui était alors parvenue :

*Le corps de la troisième femme vous attend dans un chantier, près de la gare de Shinjuku. À vous de le découvrir. Bonne chasse !*

La voix rude de Hiro Hitomi avait conclu le message :

*Si vous reconnaissez cette voix, composez immédiatement le 110. Appelez la police métropolitaine et faites-vous connaître.*

Afin d'avoir confirmation qu'elle n'a pas rêvé, Mme Tanaka se rend à nouveau sur le site Internet de la police. Puis, d'une main tremblante, elle compose le numéro d'urgence.

\*

La suite des événements se déroule très vite. L'inspecteur Hitomi contacte le Centre d'entraide aux personnes

## *Seppuku*

dépressives et demande discrètement à son responsable d'identifier le bénévole qui s'est entretenu, quelques heures plus tôt, avec une certaine Mme Miya Tanaka. Toutes les conversations étant enregistrées, la réponse lui parvient rapidement. Le bénévole se nomme Ginji Ogawa. Il est *junga*, agent de police. Il réside à Yokohama et se rend chaque jour à Tokyo en train pour travailler dans le quartier de la gare centrale. L'adresse du suspect est communiquée à Kanehara et à Adachi, les inspecteurs que Hitomi a envoyés à Yokohama. Ils s'y rendent et téléphonent.

— Ogawa habite seul dans une maison près du port. Un pick-up Mitsubischi double cabine de couleur grise est stationné devant son garage.

\*

Lorsque Ogawa rentre chez lui, vers 19 heures, il est accueilli par cinq hommes en civil. Hitomi entrave ses poignets, le met en état d'arrestation, et lui présente un mandat de perquisition pour fouiller sa maison. L'homme n'oppose aucune résistance.

Le groupe pénètre à l'intérieur. Tout y est méticuleusement ordonné. Une grande photographie en noir et blanc de l'écrivain Yukio Mishima – qui s'était suicidé par seppuku en 1970 – trône dans ce qui tient lieu de salon. Après avoir inspecté le contenu des meubles sans rien trouver de significatif, Hitomi demande au prisonnier de le conduire au garage.

En vingt ans d'expérience dans la brigade criminelle et dans les cauchemars les plus effrayants qui ont hanté ses nuits, jamais il n'a été donné au policier de contempler pareil spectacle.

Au centre d'une petite pièce badigeonnée de peinture rouge laquée trône une demi-douzaine d'armures complètes de samouraïs, présentées debout sur des mannequins. Accrochés sur les murs, trois slips de femme tachés de

sang s'offrent à la vue, précieusement présentés dans des cadres en acier brossé. Éberlué, Hitomi erre un moment dans le sanctuaire. Puis, apercevant un congélateur dans un renforcement du garage, il ouvre la porte machinalement. Il étouffe un cri et bondit en arrière : exposées sur des feuilles de lotus rigidifiées par l'action du gel, deux têtes humaines fixent le visiteur de leurs petits yeux tristes.

— Regardez, chef, intervient Fuyuki en désignant, dans un coin de la pièce, des bouts de marine, des pièces d'accastillage, et un moteur de hors-bord. On dirait bien que cette corde est de même nature que celle qui a servi au tueur à entraver la troisième victime.

Comme la vague de boue d'un tsunami contamine tout sur son passage, Hitomi sent la nausée le submerger. Le sang cogne dans sa tête comme s'il voulait s'en échapper, son estomac se noue, ses jambes flagellent. Reprenant ses esprits, il embrasse la pièce d'un large geste du bras et ordonne d'une voix rageuse :

— Demandez au quartier général de nous envoyer une camionnette. Et qu'on embarque toute cette merde au labo.

Puis, avant de grimper l'escalier qui mène à la rue, il ajoute à l'adresse de ses hommes :

— De ma vie, je n'ai vu autant de preuves médico-légales accumulées dans un endroit aussi restreint.

\*

De retour à Tokyo, l'inspecteur interroge le meurtrier multirécidiviste. Davantage pour assouvir sa curiosité que pour obtenir ses aveux. Car les têtes des deux dernières victimes, les sous-vêtements ensanglantés, les cordages, les chaussures de bateau, les empreintes palmaires, et la présence du pick-up sont plus que suffisantes pour confondre Ogawa et le faire condamner à la peine capitale.

— Vous serez pendu, l'apostrophe Hitomi. Vous auriez préféré sans doute que l'on vous offre un sabre court pour



## *Seppuku*

vous faire seppuku. Mais je doute que vous ayez le cran d'un samouraï. De toute façon, vous ne l'auriez pas mérité.

Depuis son arrestation, le prisonnier n'a pas encore desserré les mâchoires.

— Pourquoi des prostituées ? demande enfin Hitomi au bout d'un long moment.

— Ces personnes sont indignes de vivre parmi nous. La honte du Japon !

— Aviez-vous pour vocation de purifier la société, de perpétrer un code moral hérité des samouraïs ?

— Exactement. Je pratique le bushido. Je l'enseigne d'ailleurs aux jeunes recrues de la police.

Un frisson glacé parcourt le dos de l'inspecteur.

— Les avez-vous incitées à vous imiter ?

— Chacun doit trouver sa voie, grimper sur les épaules de son maître lorsqu'il a atteint le sommet de la montagne. Quand mes élèves seront parvenus à maturité, ils décideront seuls des actions à mener.

— Avez-vous tué d'autres jeunes femmes, en dehors de celles que nous connaissons ?

— Non. Seulement trois. Je regrette que vous m'ayez empêché de mener ma mission à son terme.

— Quelle était cette mission ?

— Éradiquer Rappongi de toutes ses catins.

— Vous voulez dire assassiner des centaines de femmes ? Les éviscérer, les décapiter et collectionner leurs têtes dans votre garage ?

— C'est le but que je m'étais fixé.

— Êtes-vous affilié à une secte, à une organisation nationaliste ?

— Non. Ces gens-là ne se donnent pas les moyens de mettre leurs idées en pratique. J'aurais aimé être un disciple de Mishima. Pour restaurer l'honneur du Japon, avec les pilotes kamikazes, il a été le seul à avoir eu le courage d'aller jusqu'au bout de ses convictions.

## *Les enquêtes impossibles*

Sentant une torpeur nauséuse l'envahir, l'inspecteur abrège l'entretien.

— Une dernière chose : pour quelle raison vous étiez-vous porté volontaire pour réconforter les personnes suicidaires ? Cet aspect de votre personnalité ne colle pas avec le reste.

— Trente-trois mille personnes se suicident chaque année dans notre pays. C'est du gâchis. Un manque irréparable. Il y a parmi eux des collégiens stressés, des adolescents, des étudiantes désorientées, des artistes, des mères de famille, des grands-parents... Le sang japonais est un trésor. Je ne veux pas le voir couler en pure perte.

— J'en ai terminé, annonce Hitomi en se levant brusquement de son siège. En ce qui vous concerne, la justice suivra son cours.

Avant de refermer derrière lui la porte blindée de la salle d'interrogatoire, l'inspecteur croise une dernière fois le regard d'Ogawa. Et, durant un instant, il pense que, si Dante avait été dans sa situation, il aurait ajouté un trentecinquième chant à l'« Enfer » de sa *Divine Comédie*.

## LE GANG DES COSTELLO

— Je veux vous voir tous les trois devant le garage, prêts à partir dans vingt minutes, hurle Giovanni Costello à l'adresse de ses fils.

Depuis l'aube, la grande maison de Flushing Meadows, dans le district du Queens, à New York, s'est transformée en champ de bataille. Le docteur Costello, chirurgien-dentiste, et ses garçons s'appêtent à passer trois semaines de vacances en Floride. Et chacun prépare fébrilement ses bagages, enfournant pêle-mêle dans des sacs tee-shirts, chaussures de sport, consoles de jeux et raquettes de tennis.

— Carlo, donne un coup de main à Pietro, s'il te plaît. Vérifie qu'il n'oublie rien.

Depuis que Maria, l'épouse de Giovanni et la mère des enfants, est brutalement décédée d'un cancer, la famille, foudroyée et désemparée, s'est peu à peu reconstruite dans le deuil. Mais aussi dans une joyeuse anarchie. Car, à défaut de méthode dans la gestion du quotidien, les uns et les autres se prêtent mutuellement assistance. Ainsi « le gang des Costello », comme ils aiment à se surnommer, s'est-il transformé en clan soudé dans lequel règne une apparente mais inaltérable bonne humeur.

À 9 heures, Carlo, seize ans, Dante, treize ans, et Pietro, douze ans, se mettent au garde-à-vous, sacs au pied, devant

la clinquante Cadillac blanche à laquelle une caravane longue comme un camion a été attelée.

— Prêts à décoller, chef, annonce l'aîné à son père en simulant un salut militaire de fantaisie.

— C'est bien les gars. On a réussi, cette fois, à ne prendre que deux heures de retard sur nos prévisions. Un exploit !

Tandis que Costello boucle portes et fenêtres de la maison et enclenche les systèmes d'alarme, les adolescents grimpent à l'arrière de la berline en chahutant.

En ce début du mois d'août 1998, la chaleur est déjà caniculaire et des bourrasques de vent, chargées de poussière, dansent au sommet des gratte-ciel.

Giovanni Costello traverse les quartiers résidentiels du Queens, s'engage sur le Triborough Bridge jusqu'à Manhattan, traverse Central Park, vire à gauche dans Broadway, et poursuit vers le sud en direction du New Jersey et de l'autoroute 95.

— Quel est le programme, papa ? demande Pietro.

Costello affecte de prendre la voix neutre et rassurante d'un pilote de ligne.

— Bienvenue à bord de cette splendide Cadillac DeVille de la compagnie « Gang des Costello », dont j'aurai achevé de payer les traites dans dix-huit mois. Nous rallierons Miami dans trois jours, après avoir parcouru 2 061 kilomètres. Si les conditions sont favorables, notre vitesse de croisière sera de 110 kilomètres à l'heure. Nous ferons des escales techniques toutes les deux heures pour nous ravitailler en chips et en Coca-Cola. Et deux escales de nuit dans des motels inconnus, avant de gagner notre destination : plages, soleil, surf et tennis.

Les garçons applaudissent et se collent des écouteurs sur les oreilles pour apprécier leur musique de prédilection.

\*

Vers 20 heures, obscurité naissante et traînées cramoisées se disputent le ciel. La lune apparaît à l'est comme

## *Le gang des Costello*

une rondelle d'os percée de trous. À l'approche de Philadelphie, Costello décide qu'il quittera l'autoroute dès la prochaine sortie. Un repas chaud vite avalé à la cafétéria d'un motel confortable, et chacun gagnera son lit pour un repos bien mérité. Les deux aînés sont affalés sur la banquette arrière ; Pietro dort à l'avant, sur le siège passager.

Le temps d'un éclair, Costello entrevoit le visage de sa femme, disparue à l'âge de trente-six ans, six mois plus tôt. Maria ! Son visage anguleux de petite-fille de Sicilien. Son sourire de Madone. La cascade de ses cheveux noirs et bouclés. Si noirs qu'ils semblaient bleus lorsqu'ils s'étaient en gerbe frémissante sur la blancheur de l'oreiller. Giovanni se mord la lèvre inférieure pour ne pas crier.

À cet instant précis, une décharge d'une incroyable violence lui électrise les bras. Par réflexe, il s'accroche au volant. Mais une force incontrôlable entraîne la voiture vers le bas-côté. Il s'arc-boute. Un nouveau choc achève de déséquilibrer la Cadillac. Costello jette un rapide coup d'œil dans le rétroviseur. Une gerbe d'étincelles enflamme le ciel. Il comprend que la caravane s'est couchée sur le flanc. Puis qu'elle s'est détachée, lorsqu'une brusque accélération propulse la voiture sur la barrière de sécurité. À l'arrière, les garçons, tirés de leur sommeil, hurlent de terreur. La berline rebondit et décolle du sol. Costello se tourne vers la droite. Les yeux écarquillés de Pietro sont fixés sur lui. Lorsque la Cadillac effectue une série de tonneaux, au milieu des éclats de feu et de métal, Costello bascule dans une cuve sans fond. Pleine de noir, de cris et de sang.

\*

— Monsieur, monsieur, êtes-vous OK ? demande Tom Holden, un jeune policier motocycliste, en s'approchant de la vitre à moitié baissée et en se dressant sur la pointe des pieds. Vous pouvez parler ?

## *Les enquêtes impossibles*

La voiture est couchée sur le côté droit. Grâce à la ceinture de sécurité et à l'airbag, Costello a été maintenu collé à son siège. À travers le sang qui lui voile les yeux, il entraperçoit la lueur d'une lampe torche et un éclat métallique sur la visière d'un casque.

— Les enfants. Comment vont les enfants ? murmure-t-il.

— Nous allons tous vous sortir de là, rassure le motard. Les secours sont en route. En attendant, ne bougez plus et essayez de rester calme.

Dix minutes plus tard, ambulance et renfort policier sont sur les lieux. Un barrage est établi pour couper la circulation en amont de l'accident. Des pompiers se précipitent. Ils tentent d'ouvrir les portières. Celle qui est accessible à l'arrière cède d'un coup de barre à mine. Carlo et Dante sont extraits avec précaution de la carcasse. Puis placés sur des plans durs et immobilisés à l'aide d'attelles d'extraction et de minerves. Un médecin vérifie leurs réflexes oculaires et leur prend le pouls. Si Dante semble miraculeusement indemne, il n'en est pas de même pour Carlo. Il est plongé dans le coma et son pouls s'est réduit à un faible battement irrégulier. Pour maintenir sa pression artérielle, l'urgentiste lui pose une voie veineuse périphérique au niveau du poignet. Puis il pratique une intubation trachéale. Dès que son état semble stabilisé, l'adolescent est hélicoptéré ainsi que son frère vers l'hôpital le plus proche.

Ne parvenant pas à ouvrir la portière avant, les pompiers utilisent des pinces pour couper les charnières puis des écarteurs pour forcer les tôles. Mais l'acier de la Cadillac résiste. Ils ont alors recours à un vérin hydraulique. Dès que la portière cède enfin, Giovanni est extrait à son tour du véhicule. Avant que le médecin ne lui pose un masque à oxygène sur le visage, Tom Holden, le jeune policier, a le temps de lui souffler à l'oreille :

— Ne vous inquiétez pas. Vos deux garçons – ceux qui se trouvaient à l'arrière – sont en vie. À l'heure actuelle, ils sont à l'hôpital.

## *Le gang des Costello*

— Et Pietro, demande Costello, le petit qui était assis à côté de moi ?

— Nous allons nous occuper de lui.

\*

Vers 22 heures, Giovanni Costello et ses fils – à l'exception de Dante qui n'est que légèrement blessé – font l'objet de soins intensifs dans le service de traumatologie de l'hôpital universitaire de Pennsylvanie.

Pendant ce temps, l'accident a provoqué un embouteillage monstre sur l'autoroute 95. Huit kilomètres de bouchon. Un concert de klaxons. L'exaspération des conducteurs. Des crises de nerfs. Des enfants qui pleurent, déshydratés.

Une automobiliste, dont la petite décapotable a été immobilisée juste derrière le barrage, se dirige vers une voiture de police. Les gyrophares de celle-ci crépitent d'éclairs. Elle s'approche de Tom Holden et de Nick Letterman, les hommes de la patrouille motocycliste.

— J'ai vu ce qu'il s'est passé, dit-elle aux officiers. Je roulais juste derrière la caravane lorsqu'un camion a essayé de la dépasser en se décalant sur la file du milieu.

— Poursuivez.

— Arrivé à sa hauteur, le chauffeur a fait une embardée. Il s'est rabattu sur la droite et a heurté violemment la caravane, la déséquilibrant. Ensuite, il a accéléré et j'ai vu ses feux arrière disparaître dans la nuit. J'ai écrasé la pédale du frein pour ne pas emboutir le convoi qui raclait l'asphalte. Quand la caravane s'est détachée, la voiture qui la tractait s'est renversée et a fait des tonneaux.

Et la femme, visiblement bouleversée, ajoute :

— Je n'arrive toujours pas à m'expliquer comment les voitures qui suivaient sont parvenues à ne pas s'encaster les unes dans les autres.

— Décrivez-nous le camion qui a provoqué l'accident ? demande Holden.

## *Les enquêtes impossibles*

— Impossible. Comme je vous l'ai dit, je n'ai vu que ses feux arrière. Mais il a mis un certain temps à doubler la caravane. Ce qui me laisse penser qu'il devait être d'une belle taille. Vous savez, un de ces mastodontes qui sillonnent le pays.

\*

Lorsque Giovanni Costello émerge du coma artificiel dans lequel le médecin-réanimateur l'a plongé, il lui semble que son cerveau s'est liquéfié. Une douleur lancinante lui martèle le crâne.

— Comment vous sentez-vous, monsieur Costello ? demande une infirmière en se penchant au-dessus du lit.

Un médecin et un policier se tiennent en retrait dans la chambre.

— J'ai l'impression qu'un immeuble de quinze étages m'est tombé sur la tête.

Costello agite douloureusement le bras, ankylosé par l'aiguille d'une perfusion.

— Où sont mes fils ? Comment vont-ils ?

L'infirmière se retourne et implore du regard l'intervention du médecin. Celui-ci s'approche d'un pas hésitant.

— Dante s'en est très bien tiré. Il est choqué. Il n'a que de légères contusions. On s'occupe de lui. Carlo est plus sérieusement touché. Trauma crânien, côtes enfoncées, rate abîmée. Mais il est hors de danger.

— Et Pietro ? gémit Giovanni.

Le médecin marque une pause et déglutit difficilement.

— Nous avons fait tout ce qui était humainement possible pour le sauver, monsieur Costello. Il n'a pas survécu à ses blessures. Il est décédé d'une hémorragie interne en arrivant à l'hôpital. J'en suis sincèrement désolé.

Comme si le cri que pousse Giovanni était trop intense pour franchir la barrière de sa gorge, il éclate dans son ventre comme une grenade. Les yeux exorbités, haletant,



## *Le gang des Costello*

l'homme balbutie quelques mots incohérents. Le médecin plante aussitôt l'aiguille d'une seringue dans le tube de la perfusion. Et attend, avant de quitter la chambre, que le cocktail de calmants qu'il a administré fasse effet.

\*

— Un des gosses, qui se trouvait à bord de la Cadillac, est mort à l'hôpital, annonce Holden à son collègue en raccrochant l'émetteur-récepteur suspendu à son épaule. Dans ces conditions, le délit de fuite constitue un crime fédéral. Des gars de la scientifique ne vont pas tarder à rappliquer de Philadelphie. En les attendant, la capitaine Hamilton nous demande de considérer cette section d'auto-route comme une scène de crime. On maintient le barrage jusqu'à nouvel ordre pour sauvegarder les indices.

Quelques minutes plus tard, un hélicoptère dépose Sergio Ramos et Matt Beckinsale, des experts en accidents de la police de Pennsylvanie. Silencieux, concentrés, les nouveaux venus patientent en faisant les cent pas dans l'obscurité. Enfin, vers 6 heures, quand une lueur rose layette incendie l'horizon, ils se mettent au travail. Ils commencent par photographier et étudier les épaves de la voiture et de la caravane accidentées. Ils constatent d'abord que le choc a été d'une extrême violence. Tout l'arrière de la caravane a été déchiqueté. Et des centaines de débris jonchent l'asphalte.

— Vise un peu ça, Matt, dit Ramos en désignant des traces rouges sur une plaque d'aluminium froissée.

— Transfert de peinture.

— Ça ne veut pas dire forcément que la remorque et le tracteur étaient tous les deux peints en rouge.

— Exact. Nous savons néanmoins que le tracteur est rouge. C'est une première indication.

— On emmènera la plaque au labo pour la passer au spectromètre de masse. Avec un peu de chance, on pourra identifier la composition et la marque de la peinture.

## *Les enquêtes impossibles*

Les experts scrutent le sol. Un éclat attire leur attention.

— Un morceau de verre, annonce Beckinsale en recueillant l'objet entre ses mains gantées de latex.

— Ça ressemble à un feu indicateur de changement de direction latéral, constate Ramos. Passe-le-moi.

Le policier extrait une loupe oculaire de bijoutier de sa poche et observe attentivement le fragment.

— Bingo ! Un numéro de série a été gravé dans le verre. Encore mieux : il semble complet.

— Ça peut nous amener au fournisseur.

Après avoir épuisé les indices dispersés autour de la caravane, les experts s'approchent de la Cadillac. Ils constatent immédiatement quatre larges traces, incrustées horizontalement dans la portière avant gauche, celle qui a été arrachée par les pompiers et déposée sur le sol.

— Ça ressemble à des marques laissées par un pare-buffle.

Beckinsale sort un mètre à ruban de la besace qui pend à son épaule et effectue quelques mesures.

— Le pare-buffle est fixé sur la calandre du camion, à environ 1,20 m au-dessus du niveau du sol.

— Des milliers de camions sont équipés de ce genre de truc. Attaquons-nous maintenant aux traces de pneus, si tu veux bien, propose Ramos en hélant le pilote de l'hélicoptère qui, assis sur la rambarde, fume une cigarette. Parvenu à sa hauteur, il pointe un index en direction du ciel.

— Joe, peux-tu nous faire grimper à 50 mètres ? On voudrait avoir une vue d'ensemble.

Pendant le vol, Beckinsale maintient la porte de l'appareil ouverte et, solidement amarré, se penche à l'extérieur pour photographier la scène. Il constate que la file des voitures, stoppées au barrage, s'étend vers le nord à perte de vue.

De retour au sol, les policiers sortent un tachéomètre d'une valise et commencent à effectuer des relevés. Grâce à cet instrument, habituellement utilisé par les géomètres,

## *Le gang des Costello*

il est possible de mesurer avec précision les angles horizontaux et verticaux des différentes traces de pneus, ainsi que les distances qui les séparent. Ramos et Beckinsale constatent ainsi que le camion roulait approximativement à 106 kilomètres à l'heure et qu'il a commencé à dérapé environ 26 mètres avant de venir heurter l'arrière de la caravane. Les traces de frottement des doubles pneus suggèrent également que le système de freinage était en bon état. Ce qui amène les policiers à penser que la cause de l'accident n'est pas due à une défaillance technique, mais qu'elle engage la responsabilité du chauffeur.

Les experts déterminent également que, sous l'effet du choc, la caravane s'est couchée sur le flanc et qu'elle a effectué un mouvement de rotation, avant que l'attache cède sous la torsion et que l'attelage se disloque. Ensuite, devenue incontrôlable, la Cadillac a dérapé vers le centre de la voie où elle a été heurtée à son tour, au niveau de la portière avant gauche, par le pare-buffle fixé à l'avant du camion. Sous l'impact, la voiture a été brutalement propulsée vers le bas-côté. Elle a heurté la barrière de sécurité, s'est soulevée, et est partie en vrille en effectuant des tonneaux.

Avant de considérer que la scène de l'accident ne contient plus d'indices exploitables et donner ordre au service d'entretien de l'autoroute d'enlever les épaves et de nettoyer les débris, les experts exigent de disposer d'une heure ou deux supplémentaires. Sachant que des fragments ont pu être éjectés à des dizaines de mètres à la ronde, ils veulent ratisser les parages une dernière fois. Bien leur en prend. Sur le bas-côté, dissimulé dans l'herbe, Ramos découvre un autre panneau d'aluminium appartenant à la caravane. Ce qui ressemble à un fragment de la lettre A ou de la lettre V vue à l'envers s'est imprimé en creux sur la plaque cabossée.

Pour finir, les experts collectent l'ensemble des indices et regagnent le quartier général de la police de Philadelphie

## *Les enquêtes impossibles*

en hélicoptère. Mais le maigre butin qu'ils apportent au laboratoire permettra-t-il d'identifier un camion dans un pays qui en compte des millions en circulation ?

\*

Tandis que, sur la section d'autoroute neutralisée, les experts tentaient de reconstituer le déroulement de l'accident, la capitaine Christie Hamilton prenait des mesures pour intercepter le chauffeur du camion fou. Que peut faire un conducteur en état de délit de fuite ? Abandonner son véhicule et s'échapper à pied ou en empruntant un autre moyen de locomotion ? Ou s'empresse d'aller cacher le véhicule impliqué dans l'accident et le faire discrètement réparer ultérieurement, une fois que la pression sera retombée ?

Pour vérifier la première hypothèse, Hamilton téléphone aux gérants des stations-service implantées le long de l'autoroute 95, en aval de l'accident. Elle leur demande d'inspecter aires de repos et parkings afin de lui signaler si un camion, dont la partie avant a été récemment endommagée, n'a pas été abandonné par son chauffeur. N'obtenant pas de réponse positive, elle ordonne que des barrages soient installés au sud de Philadelphie. La sous-chef de la police n'ignore pas que chaque heure qui passe éloigne le fugitif d'une centaine de kilomètres du lieu du drame. Ainsi, en mobilisant hélicoptères de surveillance et patrouilles motocyclistes, engage-t-elle une course contre la montre.

Mais, passé vingt-quatre heures, force est de constater que le chauffard est parvenu à se glisser entre les mailles du filet.

\*

Dans la salle de crise, située en sous-sol de l'immeuble de la police de Philadelphie, une trentaine d'hommes et

## *Le gang des Costello*

de femmes, inspecteurs et agents en tenue, font cercle autour de Christie Hamilton.

— Reprenons tout à zéro, lance la capitaine. Ramos, nous vous écoutons.

L'expert en accident s'approche d'un tableau qui occupe toute la surface d'un mur.

— En effectuant des relevés sur la scène de crime, nous avons établi que le véhicule incriminé est un poids lourd composé d'un tracteur et d'une semi-remorque. L'ensemble mesure environ 25 mètres de long et pèse entre 45 et 50 tonnes. Le tracteur est de couleur rouge. La calandre est protégée par un pare-buffle composé de quatre barres horizontales en acier. Nous avons par ailleurs trouvé deux autres indices intéressants.

Sergio Ramos fait signe à Matt Beckinsale, son collègue.

Ce dernier tamise les lumières, sélectionne un dossier dans son ordinateur et enclenche le rétroprojecteur. Une photo apparaît sur le tableau blanc.

— Ceci est un feu indicateur de changement de direction, poursuit Ramos. Il est en verre et a été arraché à la remorque lors de l'accrochage. Il porte le numéro de série 18B725.

— Veuillez tous le noter, recommande Hamilton.

— Nous avons également trouvé ceci.

Une seconde photo remplace la première.

— Cette plaque d'aluminium constituait une partie de l'arrière de la caravane des victimes. Vous constatez qu'une marque s'y est incrustée en creux. Elle correspond à un relief qui se trouve à l'avant du tracteur, juste au-dessus du pare-buffle. S'agit-il du logo d'un constructeur ou d'une signalisation quelconque indiquant peut-être la nature du chargement ? À nous de le définir.

Hamilton pointe le doigt sur deux enquêteurs de son équipe.

— Villalonga et Andrews, vous passerez au crible les entreprises qui fabriquent des pare-buffles destinés aux camions.

## *Les enquêtes impossibles*

— Dans tout le pays ? s'inquiète l'un d'eux.

— Oui, dans tout le pays, Andrews. Avez-vous mieux à faire dans l'immédiat ?

La main de la capitaine virevolte à nouveau.

— Nguyen et Blum, cherchez l'entreprise qui a fabriqué le feu de changement de direction. Ramos et Beckinsale creusez cette histoire de marque sur l'arrière de la caravane.

Christie Hamilton avale une gorgée du gobelet de café qu'elle tient à la main et résume la situation :

— Nous ne disposons que de trois indices assez vagues. C'est peu. Je veux néanmoins des résultats rapides.

Les policiers commencent à s'ébrouer.

— Restez en place, je n'ai pas fini.

— Mullerstead, Kennedy et Flory, contactez les syndicats de transporteurs, les associations de routiers, les revues professionnelles consacrées aux camions... bref tout ce qui a un rapport avec notre enquête. Demandez-leur de passer des avis de recherche et de mobiliser les réseaux de CB pour obtenir des informations. On cherche le chauffeur d'un 50 tonnes, tracteur rouge. Il roulait sur la 95, le 4 août vers 20 heures, à 15 kilomètres au nord de Philadelphie. Pour convaincre les uns et les autres de coopérer, dites que l'honneur et la réputation des routiers américains sont en jeu. Que si le fugitif, qui a tué un gamin de douze ans, n'est pas retrouvé, c'est toute leur profession qui sera entachée.

L'officier désigne deux enquêteurs qui font équipe.

— Jackson et Wong faites confectionner une affichette. Elle doit comporter un dessin représentant un camion comme celui que l'on recherche ainsi que les renseignements que je viens d'énumérer. Faites-la imprimer à trois mille exemplaires sur le budget de la mairie. Enfin, contactez les bénévoles d'associations de parents pour qu'ils les distribuent aux stations de péage des autoroutes, sur un rayon de 150 kilomètres.

## *Le gang des Costello*

La capitaine Hamilton claque dans ses mains.

— J'en ai terminé. Nouveau briefing demain matin à 8 heures.

\*

Quelques jours plus tard, lorsque Dante Costello est définitivement hors de danger, son oncle et sa tante viennent le chercher à Philadelphie pour le ramener à New York et prendre soin de lui. Giovanni, qui est gardé en observation, et Carlo, qui a subi une intervention chirurgicale et qui se rétablit rapidement, partagent maintenant la même chambre. La dépouille de Pietro est, elle, conservée à la morgue de l'hôpital dans l'attente d'être inhumée dans un cimetière du Queens à côté de la tombe de sa mère.

Afin d'éviter que son fils ne sombre dans la mélancolie, Giovanni improvise à son intention les épisodes d'une épopée loufoque. Intitulée *La Fabuleuse Histoire du gang des Costello*, elle met en scène une famille de superhéros qui triomphe d'attaques extraterrestres en utilisant les stratagèmes les plus invraisemblables. D'abord agacé, l'adolescent finit par se prendre au jeu et attend chaque soir avec impatience que son père lui raconte un nouveau rebondissement de la saga. Aussi n'est-il pas rare qu'une infirmière surprenne des éclats de rire dans la chambre des convalescents.

\*

Au terme de trois jours d'enquête, les policiers de Philadelphie sont parvenus à collecter un certain nombre d'informations. Les agents Nguyen et Blum ont localisé l'entreprise qui a fabriqué le feu de changement de direction. Mais des dizaines de milliers d'exemplaires s'écoulent, chaque mois, dans les garages et les magasins d'accessoires automobiles du pays. Les policiers ont néanmoins appris

que le feu dont il est question – qui porte le numéro de série 18B725 – appartenait à un lot acheté par un grossiste de Baltimore. Cette indication laisse penser que le chauffard réside quelque part sur la côte est, peut-être non loin de Philadelphie.

Et, grâce à une photographie des marques laissées sur la portière avant de la Cadillac, Villalonga et Andrews ont déterminé que c'est la société FUPD qui a fabriqué le pare-buffle qui équipait le camion.

— Résumons, intervient Christie Hamilton en tirant un carnet de sa poche et en commençant à lire ses notes. Quinze millions cinq cent mille camions sont en circulation dans ce pays. Environ 40 % d'entre eux sont équipés de pare-buffle. Et à nouveau 20 % le sont de modèles de la marque FUPD. Ajoutez à cela qu'environ 25 % des tracteurs sont de couleur rouge. Ce qui revient à dire que nous avons réduit le nombre de camions à trente-quatre mille cinq cents.

— Autant chercher une aiguille dans une botte de foin ! se lamente Harry Kennedy.

— J'ai mieux, s'exclame Sergio Ramos. En passant la portière au spectromètre de masse, Beckinsale et moi avons trouvé des traces de vinyle. Les barres horizontales du pare-buffle sont protégées de la corrosion par une fine pellicule de cette matière.

— Et, renseignement pris, intervient à son tour Villalonga, FUPD ne livre à ses clients que 10 % de ce produit.

— Ce qui ramène le chiffre à environ trois mille cinq cents. C'est encore trop, constate Hamilton. Faites diffuser à la télévision et dans la presse un agrandissement des marques laissées par la calandre du camion sur la plaque arrière de la caravane.

Le lendemain, une voix juvénile contacte le standard téléphonique de la police.

— Bonjour, je m'appelle Dick Macdonald. J'ai quinze ans. Je téléphone au sujet de l'annonce que vous avez passée à la télé.



## *Le gang des Costello*

— Je t'écoute, mon garçon.

— C'est un Western Star qui a fait le coup.

— Comment peux-tu l'affirmer ?

— Je suis un passionné de camions. J'ai cent cinquante modèles réduits et je suis abonné aux magazines professionnels. Le logo est une partie du *W* en relief qui est fixé sur la calandre, juste au-dessus du pare-buffle.

— Un Western Star, dis-tu ? note l'auxiliaire de police.

— Oui, j'en suis sûr.

— Merci Dick. Donne-moi ton adresse, je t'enverrai un tee-shirt et une casquette de la police.

Cette fois, l'exploitation des indices est significative. Il n'existe à travers le pays que deux cent six tracteurs Western Star de couleur rouge équipés d'un pare-buffle de la marque FUPD dont les barres de protection sont recouvertes de vinyle.

Les experts Ramos et Beckinsale indiquent à un informaticien les dommages probables qu'ont subis tracteur et remorque, afin qu'il réalise un document le plus proche possible de l'original. Le cliché est aussitôt transmis aux postes de police de Pennsylvanie et des états limitrophes.

Six mois s'écoulent. Christie Hamilton se désespère de mettre la main sur le chauffard, responsable de la mort d'un enfant. D'autant qu'à ce jour aucun garagiste n'a signalé avoir pris en charge la réparation d'un tracteur Western Star de couleur rouge.

\*

De retour à la maison, la famille Costello se reconstruit dans la douleur. Pietro repose maintenant dans un cimetière du Queens à côté de la tombe de sa mère, recouverte, en ce mois de février 1999, d'une fine couche de neige.

Le 27, vers 22 heures, le téléphone sonne. Giovanni décroche le combiné.

## *Les enquêtes impossibles*

— Ici Christie Hamilton. Je crois que nous tenons votre homme.

— Comment l'avez-vous arrêté ? demande Costello, le cœur battant.

— D'une manière banale. Un jeune flic faisait le plein à une station-service, dans les faubourgs de Philadelphie, lorsqu'il a remarqué que le camion garé à côté de lui correspondait au signalement. Il a interpellé le chauffeur et nous l'a amené. Pour l'instant, il refuse d'avouer et a fait appel à un avocat. Mais je pense que nous parviendrons à le faire craquer avant la fin de la nuit. Je vous tiendrai au courant.

\*

James Wilder, l'homme arrêté, semble plutôt sympathique. La trentaine efflanquée. Poli, timide, visiblement terrorisé. L'avocat commis d'office chargé de le défendre lui interdit de s'exprimer. Et conteste d'un bloc l'ensemble des arguments énumérés par Hamilton.

— Ne vous y trompez pas, maître, prévient l'officier. À l'heure qu'il est, deux experts passent le camion de votre client au peigne fin. Et ils ne tarderont pas à établir sa responsabilité. Je vous rappelle que M. Wilder encourt une lourde peine de prison.

— Vous ne disposez d'aucune preuve matérielle pour l'incriminer, me semble-t-il, proteste l'avocat.

— Nous allons la trouver. Comptez sur moi.

Le poids lourd a été remorqué dans un hangar de la police où ont déjà été entreposées les épaves de la Cadillac et de la caravane des Costello. À la lueur de puissants projecteurs, Ramos et Beckinsale auscultent les traces laissées par la collision. Ramos s'attarde sur l'étude de la calandre. Et il constate rapidement une sorte de trou de quelques millimètres de largeur dans le *W* du logo. Perché sur un escabeau, loupe oculaire de bijoutier vissée sur l'œil, pince de Bruxelles en main, il extrait une vis minuscule à tête

## *Le gang des Costello*

cruciforme. Supputant qu'elle s'est incrustée dans le logo à la suite du choc, il cherche sa provenance. Et il ne tarde pas à découvrir son emplacement d'origine : un panneau d'aluminium, à l'arrière de la caravane endommagée. L'expert est, dès lors, en mesure de prouver devant un tribunal qu'un transfert s'est produit entre le Western Star et l'attelage des Costello. Forts de cette preuve matérielle, les policiers retournent au commissariat et font part de leur découverte au capitaine Hamilton.

— Le jeu est fini, monsieur Wilder, annonce l'officier. Je vous arrête pour homicide involontaire et délit de fuite.

L'homme s'affaisse sur sa chaise. Comme si tout l'air qui avait transité dans ses poumons depuis des mois s'échappait d'un coup.

\*

— Après tout, c'est mieux comme ça, gémit-il, résigné. Je n'en pouvais plus de vivre avec le poids de cet enfant sur la conscience. J'ai, moi aussi, un fils de cet âge, et je n'arrivais plus à le regarder en face.

— Avant que vous ne fassiez le récit de l'accident de votre point de vue, j'aimerais savoir pourquoi vous avez pris la fuite, après la collision ?

— Je suis un transporteur indépendant. Je travaille à mon compte. Et je dois me démener comme un beau diable pour trouver du fret. J'ai acheté le matériel à crédit sur cinq ans : 130 000 dollars pour le tracteur, 80 000 pour la remorque. Une fortune que je n'arrive pas à rembourser. Je travaille pourtant quinze heures par jour. Je tiens le coup avec du café et des cigarettes. Mais j'ai déjà eu deux ou trois accrochages ces derniers temps. Un accident de plus et le malus de mon assurance aurait explosé. Je ne pouvais pas me le permettre. Ça m'aurait mis définitivement sur la paille. Comme je vous l'ai dit, j'ai un fils. Mais aussi une petite fille handicapée. Je me bats pour eux.

## *Les enquêtes impossibles*

La tête du camionneur bascule entre ses mains.

— Que vont-ils devenir sans moi ? sanglote-t-il.

Christie Hamilton se retient pour ne pas hurler. Elle aimerait empoigner James Wilder par les cheveux et le secouer de toutes ses forces. Elle aimerait lui crier au visage qu'il n'est pas le seul à souffrir. Elle aimerait lui dire que son imprudence et les horaires de forçat qu'il s'est imposés ont brisé une famille. Au lieu de quoi, elle ravale sa colère, effleure l'épaule du détenu, et murmure d'une voix presque douce :

— Ça va aller, monsieur Wilder, ça va aller. Soyez courageux.

Reconnu coupable, James Wilder est condamné en cour d'assises à purger une peine de cinq ans de détention dont un an avec sursis. En prononçant la sentence, le juge a pris en compte la situation personnelle du camionneur.

\*

À New York, la famille Costello s'efforce encore d'afficher une bonne humeur de façade. Mais le cœur n'y est plus. Des ombres grises voilent les regards. Des rires se glacent devant les photos de Maria et de Pietro, placées côte à côte sur le manteau de la cheminée du salon. Et, tandis que la cendre du temps recouvre le souvenir des jours heureux, l'époque bénie du « gang des Costello » sombre peu à peu dans l'oubli.

## LES VINGT-SIX DERNIÈRES SECONDES

Sous l'effet conjugué du froid et des rafales de vent, les jeunes gens sautillent d'un pied sur l'autre sur le trottoir détrempé. Les guirlandes de Noël de *La Muraille de jade*, le restaurant chinois où ils viennent de dîner, s'éteignent une à une, plongeant la ruelle dans l'obscurité.

— Merci, Hervé, je me suis régalée, souffle Amandine Blandin à l'oreille de son ami, avant de l'embrasser sur la joue.

La ravissante blonde de vingt-quatre ans grimpe en frissonnant au volant de sa 106 Peugeot et baisse sa vitre.

— Je te bipe dès que je suis chez moi.

— Cool. Lève le pied, ce soir les routes sont de vraies patinoires.

— Promis.

La jeune femme donne un tour de clé dans le contact et démarre prudemment dans un panache de fumée blanche.

Nous sommes le 10 janvier 2001. Il est 22 h 56 à Abbeville.

Les événements qui vont s'enchaîner au cours de la demi-heure et des jours suivants vont constituer l'un des faits divers criminels les plus sombres et énigmatiques que notre pays a connu en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.

## *Les enquêtes impossibles*

Afin de concentrer toute son attention sur la route, dont elle distingue à peine la ligne blanche médiane, Amandine Blandin a coupé la radio de bord et s'est abstenue de fumer. Essuie-glace réglé au maximum de sa vitesse, feux de brouillard allumés, la voiture tangue sous l'effet des bourrasques de pluie.

Après avoir quitté la route D 40, Amandine s'engage sur la D 940 qui mène au Crotoy, le bourg où elle vit seule dans une maison de pêcheur, face à l'estuaire de la Somme.

Il est 23 h 27 quand la lueur aveuglante de phares longue portée se réfléchit dans son rétroviseur. Amandine freine et se rabat sur le côté droit de la route.

— Vas-y, double, puisque tu es si pressé, s'énerve-t-elle en s'accrochant au volant.

Le conducteur de la camionnette blanche qui la suit réduit la distance qui le sépare de la Peugeot. Et, curieusement, il ne manifeste plus l'intention de la dépasser. Bientôt, s'il ne ralentit pas, il percutera le coffre arrière.

— Il cherche à m'envoyer dans le décor, ou quoi ? s'interroge la jeune femme en sentant son cœur s'accélérer.

Lorsqu'elle écrase instinctivement la pédale de l'accélérateur, la voiture patine des quatre roues puis prend brusquement de la vitesse. La lueur des phares de la camionnette blanche diminue en intensité. Amandine se croit un instant hors de danger, mais un virage en devers surgit du brouillard. Il est trop tard. Conductrice pourtant expérimentée, Amandine tire violemment le frein à main. Devenue incontrôlable, la voiture pivote comme une toupie. Elle oscille prête à se renverser, traverse la route en zigzag, et termine sa course dans un champ de betteraves.

\*

— Vous avez appelé le Codis, que puis-je pour vous ? demande la voix calme d'une opératrice du Centre opérationnel départemental d'incendie et de secours d'Abbeville.

*Les Tueurs diaboliques*, Éditions n° 1, 1985.  
*Dossiers secrets*, Éditions n° 1, 1984.  
*Les Grands Crimes de l'histoire*, Éditions n° 1, 1984.  
*Suspens*, vol. 2, Éditions n° 1, 1994.  
*Suspens*, vol. 1, Éditions n° 1, 1983.  
*Quand les femmes tuent*, Éditions n° 1, 1983.  
*Histoires vraies*, vol. 2, Éditions n° 1, 1982.  
*Histoires vraies*, vol. 1, Éditions n° 1, 1981.  
*C'est arrivé un jour*, vol. 2, Éditions n° 1, 1979.  
*C'est arrivé un jour*, vol. 1, Éditions n° 1, 1979.  
*Les Dossiers d'Interpol*, vol. 2, avec Jacques Antoine, Éditions n° 1, 1979.  
*Les Dossiers d'Interpol*, vol. 1, avec Jacques Antoine, Éditions n° 1, 1979.  
*Les Aventuriers*, avec Jacques Antoine, Fayard, 1978.  
*Les Dossiers extraordinaires de Pierre Bellemare*, avec Jacques Antoine, Fayard, 1976.

### **Romans**

*Nul ne sait qui nous sommes*, avec Grégory Frank, Albin Michel, 2007.  
*La Fourmilière*, avec Grégory Frank, Éditions n° 1, 1987.  
*L'histoire d'une petite vallée qui peut-être n'existe plus*, avec Jacques Floran, Stock, 1978.

### **Almanachs**

*L'Almanach de Pierre Bellemare 2009-2010 : pour que chaque jour soit un jour bon*, Albin Michel, 2008.  
*L'Almanach de Pierre Bellemare 2008-2009 : pour que chaque jour soit un jour bon*, Albin Michel, 2007.  
*L'Almanach de Pierre Bellemare 2007-2008 : pour que chaque jour soit un bon jour*, Albin Michel, 2006.  
*L'Almanach de Pierre Bellemare 2006-2007 : pour que chaque jour soit un bon jour*, Albin Michel, 2005.  
*L'Almanach de Pierre Bellemare 2005-2006 : pour que chaque jour soit un jour bon*, Albin Michel, 2004.  
*L'Almanach de Pierre Bellemare 2004-2005 : pour que chaque jour soit un jour bon*, Albin Michel, 2003.

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELKN000455.N001  
Dépôt légal : octobre 2013